

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Edgar VOIROL

Chronique

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1919, tome 18, p. 87-89

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

## Chronique

**19 juin.** — La fanfare, dans la cour, évolue solennelle, comme une bourgeoise qui se met en frais pour la promenade du dimanche. Par de grands cris, pleins d'insistance et d'angoisse, elle demande le soleil, car une Fête-Dieu sans soleil, qu'est-ce, dites-moi ? Le temps grognon a dit : « Laisse-moi faire ! » Il a retiré, comme à regret, les nuages menaçants, il met du bleu dans le ciel, du bleu partout.

**21 juin.** — Le R. P. Siffert, dont nous avons goûté, comme prédicateur de la retraite, les sermons fortement pensés et pratiques, vient exciter les bonnes résolutions assoupies ou plongées déjà dans un sommeil d'oubli.

Oh ! la promenade en Cries, les premières cerises croquantes et fades, mais qu'on trouve savoureuses, et le vin qui pétille dans les cruches et les verres, et le retour sous l'ondée ! La grosse caisse, battue avec entrain et un peu trop d'enthousiasme, marque le pas et fait oublier le froid de la pluie qui tombe dru. Pauvre grosse caisse : elle ne peut résister à la gaîté générale. Elle crève doucement sa peau, entr'ouvre sa face luisante et perd la voix dans un sourire béant, la pauvre !

**8 juillet.** — Les étudiants fêtent M. le Directeur ! Dans un compliment spirituel, notre porte-parole lui dit notre attachement et ces éternelles promesses qu'on débite pour l'occasion avec des accents vibrants de sincérité ! Et Dieu sait si nous sommes sincères ! M. le Directeur, visiblement ému, nous rappelle la tâche que nous avons à remplir et la nécessité de devenir des hommes de caractère.

La promenade à la montagne. — Des soirs radieux comme des aurores, suivis de journées pluvieuses, lassaient les plus patients. A quand la promenade aux Giettes ? Dans cette attente fébrile d'un lendemain ensoleillé, le travail souffrait ; chacun avait dans son esprit un baromètre complaisant marquant le beau temps, contre toutes probabilités. Que de déceptions !

Enfin, le jour est là ! Beau fixe. Un léger brouillard en écharpe voile la Petite Dent ; à dix heures, c'est de la grisaille ; n'empêche que le dîner sur l'herbe est charmant. MM. les surveillants se prodiguent. On admire la grâce mignonne de M. le chanoine Grob qui distribue les rafraîchissements.

Dans le brouillard dense, des silhouettes confuses s'enfoncent et se perdent, des feux s'allument. A midi, le cataclysme. Le ciel ouvre ses écluses et tous les génies des Tempêtes opèrent un bombardement de grêlons et font de grands jets d'arrosoirs. La rentrée au chalet fut des plus burlesques. Les « sages », munis de parapluies, n'avaient plus en main que d'informes moignons, un composé étrange de baleines et de toile frappée, une misère ! On transforme la Chapelle en séchoir et en refuge de Bédouins, car nous nous sommes affublés de couvertures de laine. Les plus sérieux endossent des soutanes, et quelles soutanes ! Lustrées, peintes à grands ramages, avec un petit air désuet d'une distinction, oh !.....

A goûter, le rideau se lève, le panorama se découvre. Les yeux grisés par tant d'espace, l'appétit satisfait d'un chocolat délicieux, on se prend à regretter le beau temps. La rentrée se fait sous un déluge. Et pendant qu'on chante à tue-tête, l'eau s'organise en maîtresse sur les chapeaux, elle dégouline et glisse sournoisement sur les tempes.... Le soir, l'enthousiasme est tombé, ou constate les dégâts, on a froid, on est mouillé. Triste réalité !

**18 juillet.** — Dieu, que les jours s'envolent ! Les maturistes ont déposé leur masque d'anxiété. Il leur reste un rien de langueur, une pâleur flottante qui n'est pas sans charme.

Les traditions sont de si belles choses qu'on s'y attache avec une énergie quelque peu farouche. Maintenant qu'on vit dans une période moins troublée, on organise sa vie, on reprend ses coutumes d'avant-guerre. La promenade à la Grotte aux Fées nous fait voir que les temps sont changés : le régime des cartes meurt. Nous retrouvons le brave François. Son vin n'a d'égal que sa bonne humeur. La Fontaine des Fées aurait-elle vraiment de mystérieuses propriétés ?

**19 juillet.** — Pas de relâche. Les classes se dispersent et les touristes précoces sillonnent la contrée, montent aux Plans, à Morcles, à Salvan, que sais-je encore ? Les plus indifférents à la botanique rapportent plusieurs bouquets, et il en est qui réunissent sur leur chapeau toute la flore alpestre.

**20 juillet.** — Il y a de l'énervement. C'est le grand départ. Monseigneur Mariétan, malgré l'état précaire de sa santé, préside la distribution des prix. Le public, qui tenait à honorer M. le Professeur Matt, applaudit chaleureusement à son concert d'orchestre.

Les catalogues s'ouvrent fébrilement, un doigt nerveux parcourt les colonnes, il s'arrête brusquement devant un chiffre fatal. Le cœur se vide, le sang saute à la tête. Le cri de protestation est étouffé par d'autres protestations. On voit des sourires approbateurs, des mines réjouies et des visages déconfits. Le bon air des vacances est un bon médecin !

Pourquoi faut-il que le départ soit si brusque ? Je trouve mes condisciples chargés comme des explorateurs du Pôle : violons, pistons, cartons ! et j'en passe. La liberté leur fait perdre la tête. Je serre les mains distraites.... Quelques mouchoirs flottent aux fenêtres du train... C'est fini.

**21 juillet.** — Le détachement des Jurassiens et des Fribourgeois quitte ses quartiers. Je suis emporté dans l'espace. Je vois du ciel partout, sans lever la tête ! L'air est léger, je sens la fraîcheur des lacs, des vergers. L'âme se met an diapason ; c'est calme, un peu mélancolique.

J'ai laissé un peu de moi-même. J'étais lié par des riens que je ne soupçonnais pas. Maintenant que je suis seul, je me rends compte, j'éprouve je ne sais quoi. Ma pensée flotte avec ces nuages blancs, à l'horizon, je ne vois plus que des tons fondus, je n'entends qu'un murmure très tendre. Je m'assoupis et le rêve continue ma rêverie...

**1er août.** — C'est nuit. De ma fenêtre, je découvre tout le Plateau suisse noyé dans l'ombre. A l'horizon, une dentelle de jais : les Alpes. Mais voilà que dans le noir des feux s'allument. Il y en a partout, sur les collines, dans les vallons. Les plus rapprochés sont énormes et rouges. Mon œil les suit, les compte. Il en est de minuscules comme des vers luisants, d'autres semblent suspendus dans le ciel. Les plus lointains sont à peine perceptibles, mais mon esprit les voit. Ceux de vos montagnes, mes amis, clignotent comme des yeux las. L'heure, les souvenirs, ces regards brûlants dans la plaine m'émeuvent. Toute ma tendresse latente s'éveille, je communique avec vous qui fûtes mes compagnons, je voudrais me fondre avec vous.... Les brasiers meurent et des fanfares lointaines montent jusqu'à moi...

Edgar VOIROL.